

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent REY

Huit ans de collège (1876-1884),  
partie V

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 277-282

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Huit ans de collège\*

(1876-1884)

Il y eut en 1880 une grande Mission, sous la direction du Père Tissot. Le collège la suivait dans l'église paroissiale. La grande procession finale amenait la foule devant le Château et, sur le tertre dominant le Rhône, le Père Tissot procédait à la bénédiction de la grande croix de pierre édiflée à cette occasion et toujours à sa place, gardienne de l'entrée du défilé.

Pendant la cérémonie un des servants, portant l'encensoir des deux mains, était tombé et glissait sur la pente, du côté du Rhône. Le Père Tissot l'empoigna par la tignasse, et le remettant sur pied : « Dieu veuille que nous puissions, même de cette façon, entrer en Paradis. »

Une pierre, d'assez fort volume, était tombée du chemin montant derrière le Château, au milieu de la foule stationnant au-dessous, le long de la grand'route. Il y eut un

\* Cf. *Echos* d'avril-mai, de juin, de juillet-août et d'octobre-novembre 1940.

A la page 243 des derniers *Echos*, parlant de M. Bioley, conseiller d'Etat, qui s'adressait aux étudiants du Collège dans le grand corridor de l'Abbaye, nous avons prêté à M. Rey cette réflexion : « Ce beau Monsieur, qui paraît si bien pérorer tout là-bas, est mon prédécesseur au Département de l'Instruction publique. » En réalité, il fallait lire : « Ce beau Monsieur,... sera mon successeur au Département de l'Instruction publique. » En effet, M. Bioley, qui avait été conseiller d'Etat de 1871 à 1882, est rentré au Gouvernement valaisan en 1904 où il prit alors la succession de M. Laurent Rey.

Nous prions M. Rey de bien vouloir nous excuser de cette erreur.

remous, quelques cris d'effroi. Le Père Tissot, du haut de son promontoire, jeta cet appel : « Hommes de peu de foi, comment pouvez-vous supposer qu'en un jour pareil Dieu puisse permettre un malheur. »

Des prières sont faites dans le diocèse d'Annecy pour l'introduction de la cause de béatification du Père Tissot, l'ardent missionnaire bien connu de nos paroisses, à la fin du siècle dernier.

Chaque année amenait à St-Maurice, le lundi des Rogations, si impatientement attendu des populations de la rive gauche du Rhône, les processions des paroisses, non seulement environnantes, mais éloignées comme Vionnaz, la Vallée d'Illiez, Salvan. A côté de l'acte de foi de ces fidèles, ne craignant pas de faire trois heures de marche et plus, et autant au retour, il y avait le pittoresque.

La procession générale dans la Grand'Rue achevée, les cérémonies terminées, c'était le départ successif de chaque groupe, non pas de l'église paroissiale, mais de l'église de l'Abbaye, en vertu de ses privilèges séculaires.

En tête, le grand étendard accompagné des porteurs se chargeant tour à tour du fardeau, puis le marguillier agitant ses deux clochettes en cadence, au passage des localités et marquant le pas ; puis les chantres, M. le curé<sup>1</sup>, la confrérie du Saint Sacrement en cagoule blanche, la théorie des jeunes filles sous leur voile. Dans les villages du parcours les processions étaient attendues par les gamins, on leur jetait des caramels.

Des hauteurs de l'Arzillier, des « fortifications », le collègue assistait au défilé ; Vionnaz, Muraz, Collombey, Monthey toujours les plus nombreux, la Vallée d'Illiez, Mas-songex et enfin Vérossaz, serpentant dans le sentier au-dessus du Château et de la Grotte des Fées. De l'autre côté, Evionnaz, Outre-Rhône, Salvan.

Les souvenirs de mes camarades ?

Mon premier va à Henri Dubois, élève de Principes. Le catalogue de l'année 1876-1877 contient cette mention : « Henri Dubois est allé, après le premier trimestre, recevoir dans le ciel le prix de son travail et de ses vertus. » C'était en janvier 1877. Un des Grands, montant l'escalier

du Martolet, avait reçu une boule de neige. Revenant sur ses pas, il avait giflé le premier qu'il avait rencontré, Dubois. On a toujours, entre nous, voulu établir un lien entre cette gifle et la mort de Dubois survenue quelques semaines plus tard. Heureusement, il n'en était rien.

Ce fut le seul décès d'élève au cours de mes 8 ans. Cependant, Julien Rey-Bellet y passa bien près. Un après-midi d'Immaculée, le 8 décembre, il avait déposé son paletot et courait en bras de chemise. Pleurésie, pneumonie, l'Extrême-Onction portée à l'Infirmerie entre deux rangées de collégiens à genoux et consternés. Il s'en est tiré. C'eût été bien dommage qu'il mourût et pour la ville de St-Maurice et pour la maison Pellissier à qui il a légué de vigoureux fils.

Un bon point spécial pour mon camarade Raphaël Evéquo, compagnon de A à Z, de Principes à Philosophie, puis à Sion en Physique et au cours de droit ; examen de notaire ensemble en 1887, sanctionné par la remise d'une plume d'oie ornée d'un bouquet (ci : cent sous), puis enfin école de tir d'officiers à Wallenstadt, les deux seuls dans une chambre. Fidèles jusqu'au bout. C'était un beau joueur et un beau joueur, agile comme une gazelle, adroit comme Guillaume Tell, prompt à l'attaque et à la riposte, resté svelte jusqu'à la fin de ses jours. Bon musicien, bon acteur, bon élève, souvent chargé des « compliments », c'était le parfait collégien.

Je ne parlerai pas des Rhétoriciens et des Philosophes de 1876-1877, des lurons trop au-dessus de la « niedere plebs » (M. Moret ne me contredira pas).

Mais plus près de nous, voici le quatuor plein d'allant, plein d'entrain, Laurent Zufferey, Candide Fellay, Germain Bridy<sup>1</sup> et Pierre Berclaz, quatre inséparables, les trois Suisses, disions-nous.

Je ne puis résister à la tentation de conter l'aventure survenue dans la suite à M. Zufferey.

Bâtitteur d'églises, celle de Salins est son œuvre ; il y a travaillé comme maçon et manœuvre, la soutane relevée. Nommé curé du Bouveret, sa première pensée est d'y édifier un lieu de culte et de lancer une loterie, une poule

<sup>1</sup> Depuis que cet article a été écrit, M. Germain Bridy, chanoine de la cathédrale de Sion, est décédé. Les *Echos* de septembre ont consacré un article nécrologique à sa mémoire.

qui, ma foi, avait plus de plomb dans l'aile que d'œufs d'or à la clef. Bref, cahin-caha, il fallut la tirer après un remaniement qui avait réduit les lots à la proportion des billets vendus et notamment le premier lot, de 30.000 à 6000 fr.

Je fus chargé de les payer.

Arrive chez moi un groupe de cinq hommes que je reconnus pour être le comité radical d'une commune où les luttes politiques étaient fort vives. — « Nous venons encaisser le lot de 6000 fr. du Bouveret. »

Titre vérifié, trouvé de bon aloi, billets bleus comptés, remerciements, bonnes salutations.

— « Ça pour la cabale ! » dit l'un d'eux, la flèche du Parthe.

M. Zufferey, mis au courant, en fut navré, comme bien l'on pense. Il s'en consola en disant : « Heureusement que le premier lot n'était pas de 30.000 fr. »

Xavier Jobin de Porrentruy, le soliste des messes en musique, était de la même volée.

Dans la mienne se trouvait Finzer, Allemand d'Allemagne. Il niait l'existence de Napoléon I<sup>er</sup>. Comme un richard lui montrait un écu à l'effigie de Napoléon, il répondait : « Oh ! un symbole, comme la tête de l'Helvétie sur les pièces de 20 centimes. Regardez cette pièce : d'un côté République française, de l'autre côté Napoléon empereur ! La meilleure preuve que ce n'est pas sérieux. »

M. le chanoine Gard, lui, ne niait pas l'existence de Napoléon I<sup>er</sup>, mais il le jugeait bien inférieur à Napoléon III.

Il y avait encore les frères Pfyl, de l'Hôtel des Trois Rois à Schwyz, Gaspard et Melchior. Le 3<sup>e</sup>, Balthasar, n'est pas venu à St-Maurice, c'est dommage ; l'Abbaye aurait été Bethléem une fois de plus.

Faut-il citer le toujours bien vivant Camille Défayes, 1<sup>er</sup> prix de Grammaire en 1877, et l'année suivante, en 1878, 1<sup>er</sup> prix d'Humanités après avoir enjambé Syntaxe sans s'y arrêter. Formidable ! Ses concurrents d'Humanités n'étaient ni les premiers ni les derniers venus ; c'étaient Georges de Stockalper, le futur député aux Etats, Xavier de Cocatrix, le futur Préfet des études, et d'autres.

Rappelons aussi Henri de Stockalper, principiste de 1876 à 1877, aussi long alors qu'il le fut jamais. Un roseau, un

long roseau pensotant, de près de deux mètres, devenu plus tard un chêne puissant. Il nous quitta pendant l'année de Philosophie, pour endosser la soutane du novice, soutane si longue que le tailleur en avait pris, dit-on, les mesures données à distance pour celles de tout le corps. Comment s'y est-il pris lorsqu'il a succédé, à la cure de St-Maurice, au minuscule M. Revaz dont l'aube devait être pour lui un surplis.

M. Wolf, novice, élève de Philosophie avec nous, éclatant de rire à la figure de M. Gard au cours d'une sérieuse explication d'ordre philosophique. (Jeune homme intempêtif !...)

Germanier, l'énergique modèle de style de M. Burnier, président de sa commune de Granges à l'âge de 22 ans, président pendant 50 ans de la Fédération des sociétés de musique de sa région.

Et j'en passe, et j'en passe. Et des Jurassiens, il y en avait 20 en 1876/77, et des Fribourgeois, 23 en 1883/84, et des Suisses allemands ou des régions voisines de Bade, régulièrement une quinzaine, Dahinden au grand chapeau à larges ailes, précurseur de Forrer et de Decurtins.

On se souvient de ceux qui étaient avec nous, ou qui nous ont précédés, mais beaucoup moins de ceux qui nous ont suivis, qui étaient « Petits » alors que nous étions les « Grands ». On y glanerait pourtant des noms bien intéressants et bien sympathiques, de Mgr Delaloye, vicaire général, l'apôtre des vocations sacerdotales, Mgr Gummy, Mgr Folletête, l'alliance Valais-Fribourg-Jura.

Je suis entraîné plus loin que je ne songeais en commençant ces lignes. Cependant, je n'ai fait qu'effleurer MM. les Inspecteurs, les domestiques, complaisants complices de nos petites contrebandes. Je n'ai rien dit du pittoresque Gibus dont la chambre s'ouvrant sur notre escalier ne fleurait pas toujours la rose, il fumait comme un Turc ; de Picaloeil, le vendeur d'oranges à 2 pour 15 ; des chiens, ces braves et bonnes bêtes ; de l'écurie aux chevaux, ce pléonasme qui empêchait M. Gross de dormir. La fanfare, les lampes à pétrole, les crécelles du Jeudi-Saint, l'étang de Vérolliez, les querelles des veuillotistes et des antiveuillotistes, le vent, le terrible vent de Saint-

Maurice qui faisait avancer le souper d'une heure, tous feux éteints.

Heureux temps ! Oui, certes. Le plus beau temps de la vie ? Je ne crois pas. On y est encore au bord de la vie, selon l'expression d'un auteur romand contemporain. Mais la vie proprement dite, avec ses devoirs, ses soucis, ses quelques succès, ses plus nombreux revers, les joies et les deuils de la famille, en un mot avec ses responsabilités, c'est quand même quelque chose de plus grave.

Le collège, ce n'est pas encore la vie, c'est la préparation à la vie, c'est le débroussaillage, le défoncement de la vigne, la plantation des barbues, leurs soins jusqu'à la 3<sup>e</sup> feuille ; c'est la pépinière, le greffage ; c'est le creusage des bisses et des canaux, l'ouverture des chemins.

Pour me servir d'un passage du si beau livre de Monseigneur Baunard : *Le Vieillard, pensées du soir*, qui se lit comme un roman : « La vie est une ascension et le temps un ascenseur », et ailleurs : « Quel torrent que la vie, que de débris dans son cours et que ses eaux disparaissent promptement ! Et sa trace est une place vide, comme le lit d'un torrent desséché. »

A ceux qui m'ont dit plus d'une fois : « Reposez-vous, pourquoi tant vous échine, personne ne vous en saura gré », je répons : « C'est possible, mais ce que je fais, je le fais pour accomplir la tâche qui m'a été confiée et aussi pour ma propre satisfaction, sans trop me préoccuper du reste ».

Je crois, avec Pasteur, qu'une seule chose amuse : le travail.

« Soyons comme le cordier, a dit quelque part Paul Bourget, le prestigieux auteur de *Nos actes nous suivent* que je préfère au *Démon de Midi* (comme s'il n'y avait pas un démon pour chaque heure de la journée), soyons comme le cordier qui fait sa corde à reculons, sans voir où il marche, sans voir non plus à qui servira cette corde ainsi travaillée. »

Ce sera ma conclusion, avec l'expression de toute ma reconnaissance à l'Abbaye, à mes professeurs, mon cordial souvenir à mes condisciples et bon courage à nos successeurs.

Laurent REY